

# Deux exploits des F.U.J.P.

I • DESTRUCTION PAR LE F.U.J.P. DES ARCHIVES DU S.T.O. A CAHORS LE 03/02/1944

En janvier 1944 les Forces Unies de la Jeunesse Patriotique (F.U.J.P.) étaient chargées de placer des bons de solidarité aux maquis dans les milieux, qui longtemps trompés par la propagande de Vichy, supportaient de plus en plus mal la présence Allemande et commençaient à croire à la victoire des Alliés.

Il convenait donc de mettre en évidence la Résistance par des actions spectaculaires n'entraînant pas de représailles. Le directeur des M.U.R., par l'intermédiaire de Pierre Souquières dit "Marin", me proposa la mise à sac du local de la "Légion des Combattants", boulevard Gambetta, presque en face de la mairie et donc du commissariat de police. Après étude, cette opération fut jugée trop bruyante et dangereuse pour le bénéfice que l'on pouvait en tirer. Nous proposâmes en échange de détruire les archives du Service du Travail Obligatoire, qui recrutait de plus en plus de travailleurs contribuant, dans les usines allemandes, à l'effort de guerre contre les Alliés.

Le S.T.O. était installé au premier étage d'une maison située à 50 mètres de la rue Joffre, à l'intersection de la Fondue Basse et de la rue de la Halle. Les difficultés venaient de la proximité du poste de police, des patrouilles allemandes et de la présence, au deuxième étage, de locataires qu'il convenait de neutraliser avant qu'éventuellement ils ne donnent l'alerte, c'est du moins ce que nous pensions. Nous ne pouvions, d'autre part, ni mettre le feu, ni utiliser d'explosifs, car nous ne voulions occasionner aucune gêne à la population. Il ne restait, comme solution, que de déménager les documents. Mais notre intention était surtout de faire le maximum de publicité autour de cette action. Nous verrons que, sans l'avoir cherché vraiment, les résultats dépassèrent nos espérances.

Comment donc évacuer, le 3 février 1944, date choisie, quelques centaines de kilogrammes de papiers. Plusieurs visites dans les jours précédents, sous des motifs divers, par des camarades différents, nous avaient permis d'évaluer le stock et la configuration des lieux. Le plus simple était le transport dans des sacs de pommes de terre, comme il y en avait à l'époque dans toutes les caves, par un effectif relativement important. Mais un groupe de dix personnes attire l'attention. Nous avions alors convenus

de passer à 21 heures précises devant la statue de Gambetta et de nous rendre par plusieurs itinéraires dans la petite cour devant l'immeuble qui abritait notre objectif. Un serrurier Labro, dit "Pablo", muni de son attirail devait ouvrir la porte qui ne résista que quelques instants. Couderc monta la garde au rez de chaussée, la mitrailleuse sous les bras. Gaulon, masqué d'un foulard, fut chargé de frapper chez les locataires, de les neutraliser de son arme et de les aligner dans le couloir, le temps de notre travail qui ne devait pas excéder un quart d'heure.

Le téléphone avait été coupé dans la maison par les postiers eux-mêmes, sur les instructions de Metges. Mais un détail, omis, faillit tout compromettre. Nous n'avions pas vérifié la qualité des locataires. Notre hôte, d'un moment, était un Alsacien qui facilitait le passage en Espagne de camarades réfugiés et, ce soir là justement, il y avait chez lui plusieurs personnes en transit. Lorsque Gaulon a frappé à sa porte à 21 heures passées, il a cru à une descente de la Gestapo et était prêt à se défendre. C'est le masque de notre ami qui a évité un regrettable affrontement, car la Gestapo pouvait, elle, opérer à visage découvert.

Nous avons simplement dit à ces quatre ou cinq personnes alignées dans le couloir : "Vous n'avez rien vu, ni rien entendu". Leur attitude a été tout à fait conforme à nos instructions. Les locataires, mari et femme, sont venus s'enquérir, le lendemain matin, de ce qui se passait, auprès des employés du S.T.O., comme toute personne naturellement attirée par le remue-ménage qu'avait fait naître la découverte de la nudité totale des locaux. Interrogés par la police, ils ne donnèrent pas la moindre indication, se bornant à prétendre, leurs invités ayant quittés les lieux, qu'ils n'avaient rien remarqué, ce qui était possible, aucune trace d'effraction n'ayant été laissée. Le mari fut plus tard arrêté pour son activité résistante et déporté en Allemagne. Ce n'est qu'après la guerre que j'ai appris, exactement, le danger que nous avions couru ce soir là.

Nous entassâmes donc, sans précaution particulière, les documents dans les sacs, que nous fermions avec des ficelles préparées elles aussi. Nous récupérâmes une machine à écrire que Barraud fit parvenir au maquis de Saint-Cirice. Jean-Jacques Chapou me donna, quelques jours plus tard,

en échange, une mitrailleuse sten et, ma visite ayant correspondu à l'abattage d'un boeuf, je repartis lesté également d'un joli morceau de viande. C'était un trésor à cette époque ! Nous conservâmes précieusement les cartes de travail en blanc et les tampons officiels. Une boîte de lait condensé, trouvée dans un placard, fut transformée par ma femme en un gâteau que nous mangeâmes quelques camarades et moi, peu après, pour fêter notre succès. Mais quel ne fut pas notre regret d'apprendre, le lendemain, que la paye des employés avait été "volée par le maquis". En fait, elle se trouvait avec les autres papiers et documents, ballottée au gré des remous causés par les turbines du moulin Saint-James.

Nous avions, en effet, choisi de nous débarrasser de nos colis, ficelles qui les fermaient enlevées, en amont immédiat de la prise d'eau du moulin. Sauf Barraud, chargé de sa machine, nous allâmes jeter chacun notre sac dans le Lot distant de 300 mètres environ par la rue Saint-James. La charge était lourde, mais le trajet fut vite fait. Les itinéraires de retour étaient aussi programmés et nous arrivâmes sans encombre chez nous vers 22 heures.

En dehors des meubles, tout avait disparu du local du S.T.O. Cette opération, soulignée par l'agitation de la police, l'émoi des employés, eut la publicité que nous escomptions et même bien plus car les sacs de pommes de terre, en toile d'avant guerre, résistèrent assez bien aux pales des turbines et ne lâchèrent leur contenu qu'au goutte-à-goutte, ce qui fait que les documents sortirent pendant quatre jours des vannes de l'usine, formant un long serpent de papiers emportés par le Lot, spectacle que les Cadurciens venaient contempler, nombreux, des quais Ségur ou Champollion.

Les services du S.T.O. ne reprirent jamais leur fonctionnement normal. Fait à Cahors certifié exact le 20 novembre 1989, par Pierre Combes, dit "Arcole", ancien responsable du secteur de Cahors du F.U.J.P.

**Composition du commando :**  
**Barraud Robert, Bascle Jean,**  
**Bru Roger, Capis Jacques,**  
**Combes Pierre, Couderc, Gaulon**  
**Gaston, Granereau Gilbert, Labro**  
**Pierre, Vergnolle Jacques.**

II • COUP DE MAIN A L'ÉCOLE MENAGERE LE 18/02/1944 A CAHORS

**"Détails et conséquences d'une petite action". Récit de Pierre Combes ancien responsable du F.U.J.P. à Cahors.**

Le 10/2/44, X... agent de liaison de l'A.S., dont le responsable à Cahors était Pierre Rouvière dit Marin, demanda à Gaston Gaulon, Chef de groupe au FUJP, de mettre à sa disposition quelques jeunes pour faire main basse sur du ravitaillement stocké dans la cave de l'Ecole Ménagère de Cahors ; établissement situé dans les locaux de l'ancienne Ecole Nationale d'Instituteurs, avenue Henri Martin à Cabessut.

Mis au courant, je refusai, dans un premier temps, par suite de l'impréparation de l'opération et du danger causé par la présence, presque en face de l'école, de l'habitation d'un agent des Renseignements Généraux, par suite également de la destination trop vague des provisions saisies : "un maquis du côté de Gourdon" (qui enverrait un véhicule prendre livraison du matériel).

Devant l'urgence de procurer de la nourriture aux maquis en général, je prenais donc contact avec X... et dans une réunion tenue à mon domicile le 13/2/44, réunion à laquelle assistaient Gaston Gaulon, Jean Bascle, Robert Barreau, nous décidâmes de réaliser notre entreprise le 18/2/44 à 19 h pour que toutes les élèves et le personnel se trouvent réunis au réfectoire.

Marcel Metges prévenu, une fois encore, faisait couper le téléphone dans le quartier de l'école et notamment chez l'agent des R.G. La soi-disant camionnette du maquis faisant au dernier moment défaut, Lucien Roux venait avec un camion de l'entreprise de son père et une "planque" pour le ravitaillement était trouvée dans une cabane de vigne (quartier Lamothe) appartenant à Fernand Talou, indiquée par un ancien et combattant de la lutte en Espagne gravement blessé à la jambe.

Nous avions pour ces camarades des brigades internationales, la plus grande admiration et, à retardement 50 ans après, je pense que l'on a largement sous-estimé l'influence qu'a pu avoir sur le déclenchement de la Résistance active dès 1941, où tout semblait perdu, le courage de ces Français qui, en aidant les Républicains Espagnols, ont permis d'atténuer l'opprobre qu'a fait

peser sur notre pays le lamentable renoncement de nos dirigeants.

Les lacunes comblées, l'opération "Ecole Ménagère" se déroula fort bien. Les grilles de l'école ouvertes par le gardien dans la confiance, le camion non bâché, chargé de jeunes, quelques-uns étaient déjà venus à pied et attendaient dans l'obscurité, rentra discrètement dans la cour. Les bruits et éclats de voix venant du réfectoire couvraient notre avance.

**Les équipes se répartirent le travail :**

La protection, le bureau de la directrice, qui fut conviée à se rendre au réfectoire, l'occupation de ce dernier qui se traduisit par la crainte des élèves d'abord, puis leur excitation et leur coopération ensuite. La récupération des provisions, peu abondantes d'ailleurs, fut vite faite.

L'opération ne dura qu'une vingtaine de minutes.

Le portrait de Pétain fut décroché du mur du réfectoire et la directrice priée de nous donner le temps de disparaître avant de donner l'alerte.

Sa coopération est aussi à signaler.

Le plus difficile restait à faire, traverser tout Cahors dans un camion ouvert à la vue de tous, sans attirer l'attention.

Nous fûmes aidés par l'obscurité.

Par l'intermédiaire de Marcel Metges, Jean-Jacques Chapou fut prévenu que du ravitaillement était disponible dans la cabane de Talou.

Les conséquences de ce coup réussi furent graves, car l'agent de liaison X... arrêté en même temps que Robert Barreau, le 24/02/44, tout à fait par hasard par une patrouille allemande et trouvé porteur d'un revolver, ce qui équivalait à une exécution immédiate, poussé par sa famille autorisée par la Gestapo à le voir, pour sauver sa tête, communiqua aux Allemands les noms de tous ceux dont il se rappelait l'identité.

**C'est ainsi que :**

Labro Pierre, Bascle Jean, Granereau Gilbert, Barreau Robert, Laganne Georges, Gaulon Gaston, Gaillard Jean, Capis Jacques,

Vergnolle Jacques, mon frère et moi-même fûmes arrêtés aux premières heures du 25/2/44.

A l'exception de mon frère trop jeune, nous fûmes incarcérés à Saint-Michel puis déportés.

Toujours dénoncés par X..., Combes Jean, Cacho Narcisso, Cacho José, Marsahl nous rejoignirent à Toulouse.

Labro Pierre, Gaulon Gaston, Granereau Gilbert, Combes Jean, Cacho Narcisso et X... moururent en déportation et Marshal peu de temps après la libération.

**Cahors le 10/11/91.**

**Présents le 18/2/44  
à l'Ecole Ménagère**

**Barraud Robert**  
**Gernolle Jean**  
**Bascle Jean**  
**Granereau Gilbert**  
**X...**

**Labro Pierre**  
**Buisson Robert**  
**Laganne Georges**  
**Capis Jacques**  
**Malbec Lucien**  
**Combebias Pierre**

**Marcastel Denis**  
**Fonchastagné**  
**Roux Lucien**  
**Frayssinel Rémi**  
**Varlan Norbert**  
**Gaillard Jean**  
**Vergnolle Jacques**  
**Gaulon Gaston**  
**Combes Pierre**